



HAL
open science

Perec ou la mémoire trouée

Eric Hendrycks

► **To cite this version:**

Eric Hendrycks. Perec ou la mémoire trouée. Meridian Critic – Analele Universității ”Ștefan cel Mare” Suceava, 2011, 17 (1), pp.117-126. hal-02862202

HAL Id: hal-02862202

<https://hal.science/hal-02862202>

Submitted on 17 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Perec ou la mémoire trouée¹

Eric Hendrycks

La genèse de *W ou le souvenir d'enfance* porte en soi la dichotomie oubli/souvenir qui sous-tend l'œuvre perecquienne. En effet, c'est lors d'un voyage à Venise en 1967 et plus particulièrement au cours d'une soirée bien arrosée, aux dires de l'auteur, que remonte à la surface un souvenir enfoui depuis l'adolescence : le rêve d'une société réfugiée sur un îlot de la Terre de feu et obéissant aux idéaux sportifs. A l'époque, Perec enfant avait réalisé quelques dessins : on y voit des individus en survêtement blanc, marqué d'un grand W noir dans le dos.

Le projet initial de *W* était ainsi celui d'un roman d'aventures, de voyages et d'éducation. L'orientation que prit le texte, au fil des parutions hebdomadaires dans *La Quinzaine littéraire*, dès 1969, et la réception très controversée qu'en firent les lecteurs, sont à l'origine d'un remaniement complet qui aboutit à un projet autobiographique plus complexe mais assumé, plus proche aussi de la véritable naissance fantasmatique de *W*.

Perec se veut, dès vingt-deux ans, un « équarrisseur de souvenirs », comme il le dit lui-même. Pour lui, rien de plus bête que de garder pieusement ses souvenirs. Une quinzaine d'années plus tard, il a gardé le même état d'esprit : la partie autobiographique de *W* s'ouvre sur cette phrase liminaire : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfance »². Phrase on ne peut plus paradoxale dans une autobiographie, lorsque l'on sait que l'enfance constitue l'un des topoi essentiels du genre.

De l'aveu même de l'auteur, sa vie se résume en cinq lignes : « Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes ; j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions à Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent »³.

Cette « absence d'histoire » est cependant annoncée dès le titre de l'ouvrage : « le » souvenir d'enfance, comme s'il n'y en avait qu'un. Mais « un » n'est pas « aucun ». Comment lire alors ce début de livre qui contredit le projet annoncé ? Perec donne une explication : « L'on n'avait pas m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps »⁴. La disparition des parents le prive de son histoire. Point d'enfance, donc. Point de souvenirs,

¹ « Le nom de ma famille est Peretz. Il se trouve dans la Bible. En hébreu, cela veut dire « trou », en russe « poivre », en hongrois (à Budapest, plus précisément), c'est ainsi que l'on désigne ce que nous appelons « Bretzel » [...] ». PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, Editions Denoël, Gallimard, « L'imaginaire », Paris, 1975, p.56.

² *Ibid.*, p.17.

³ *Ibid.*, p.17.

⁴ *Ibid.*, p.17.

si ce n'est celui de l'absence.

Toutefois, cette affirmation est écrite au passé et autorise le lecteur à penser que cette esquive n'est plus de mise au moment de l'écriture. Il va donc bien falloir raconter, mais à mots couverts...

« L'écriture me protège... J'avance sous le rempart de mes mots, de mes phrases, de mes paragraphes habilement enchaînés, de mes chapitres astucieusement programmés. Je ne manque pas d'ingéniosité. Ai-je encore besoin d'être protégé ? Et si le bouclier devient un carcan ? Il faudra bien, un jour, que je commence à me servir de mes mots pour démasquer le réel, pour démasquer la réalité ». Perec, ancien membre de l'OULIPO, est on ne peut conscient du pouvoir des mots, et dans un souci de conserver à l'acte d'écriture son caractère ludique, il joue délibérément de différentes techniques. D'ailleurs, il écrit : « Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert »⁵.

Ainsi, Perec nous invite à jouer avec lui, à déjouer les pièges qu'il a savamment agencés dans son texte. En effet, comment concilier, dans l'écriture même, l'oubli et le souvenir ? comment dire le vide ?

Tout d'abord, l'auteur, lorsqu'il se décide à nous livrer ses tout premiers souvenirs, les place d'emblée dans un halo d'incertitude. Pour ce faire, Perec utilise le conditionnel : « Le premier souvenir aurait pour cadre [...] »⁶, « [...]le signe aurait eu la forme d'un carré [...] », « [...] son nom aurait été [...] »⁷. Comment en effet évoquer les souvenirs, annoncés comme inexistantes, si ce n'est sous le mode de l'incertain ?

Sous la plume de l'écrivain, le passé devient illusoire, fabulé, insaisissable dans son miroitement vaporeux. « Le second souvenir est plus bref ; il ressemble davantage à un rêve ; il me semble encore plus évidemment fabulé que le premier ; il en existe plusieurs variantes [...] »⁸.

De plus, le champ lexical du doute contamine tout le texte dès les premières pages : « il me semble, je crois, supposer, estimer, peut-être, j'oubliai, vraisemblablement, improbable, invraisemblable, fabulé, illusoire, fantasma, impression, rêve ... », tous ces termes sont d'ailleurs déclinés dans leurs variations grammaticales grâce à la figure du polyptote. Les mots, comme Perec, mènent une quête identitaire et explorent leurs parentés.

Cette mise en doute du propos est renforcée par une autre technique perecquienne : l'auto-

⁵ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., p.18.

⁶ *Ibid.*, p.26.

⁷ *Ibid.*, p.27.

⁸ *Ibid.*, p.27.

commentaire en note de bas de page. En soi, le procédé n'a rien d'exceptionnel en littérature. Ce qui est plus inhabituel, c'est que Perec, loin d'utiliser la note pour apporter des informations complémentaires ou expliciter le texte premier, l'exploite pour pointer et doubler les insuffisances de la mémoire, déjà perceptibles dans le récit autobiographique, voire infirmer les rares événements qui paraissaient jusqu'alors incontestables. De cette technique, qui ne concerne que les chapitres autobiographiques – les notes étant absentes de la partie fictionnelle, comme si la fiction, finalement, était moins sujette à controverse - soulignons quelques occurrences.

Tout d'abord, le procédé est utilisé dans le chapitre IV qui est un chapitre clef puisqu'il nous livre les deux premiers souvenirs de l'auteur : le déchiffrement de la lettre hébraïque « gammeth, ou gammel »⁹ ; la clé donnée par le père et avalée par l'enfant. Toutefois, les notes 1 et 2, qui concernent respectivement les souvenirs 1 et 2, réitèrent la versatilité du souvenir :

1. C'est ce surcroît de précision qui suffit à **ruiner le souvenir** ou en tout cas le charge d'une lettre qu'il n'avait pas. Il existe en effet une lettre nommée « Gimmel » dont **je me plais à croire** qu'elle **pourrait** être l'initiale de mon prénom [...]
2. Dans ce souvenir ou **pseudo-souvenir**, Jésus est un nouveau-né entouré de vieillards bienveillants. [...] Le tableau auquel je me réfère, **s'il existe**, est beaucoup plus **vraisemblablement** une « Présentation au Temple ».¹⁰

Un peu plus loin, le chapitre VIII, qui donne à lire le corpus de notes le plus important de l'ouvrage¹¹, offre une mise en abyme vertigineuse du doute. Le fait que ce chapitre évoque la question du père et de la mère, et les fantasmes qui y sont liés, n'est pas anodin... Aussi pouvons-nous lire, parmi les exemples les plus emblématiques de ces notes :

3. Le mari d'Esther, David, travaillait dans une maison de perles fines **et il n'est pas impossible** qu'il ait proposé à mon père de travailler dans la bijouterie. [...] **Il est à peu près certain** qu'il était aussi, **et peut-être** en même temps, ouvrier [...] **Il a peut-être aussi** travaillé dans une boulangerie de la rue Cadet, dont l'arrière-boutique **aurait** donné sur la cour de l'immeuble dans lequel travaillait David. D'autres papiers font de lui un « mouleur », un « fondeur », et même un « coiffeur artisan » ; mais **il est peu vraisemblable** qu'il ait appris la coiffure [...]
8. [...] En fait, tout le monde appelait mon père Isie (ou Izy). Je suis le seul à **avoir**

⁹ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., p.27.

¹⁰ *Ibid.*, pp.27-28. La mise en gras n'est pas de Perec.

¹¹ 26 notes étalées sur près de 9 pages, soit légèrement plus que le texte qu'elles commentent.

cru, pendant de très nombreuses années, qu'il s'appelait André. J'ai eu un jour une discussion avec ma tante sur ce sujet. Elle **pense** que c'était **peut-être** un surnom qu'il **aurait** eu pour ses relations de travail ou de café.

10. **Je ne sais** quelle est l'origine de ce souvenir que **rien n'a jamais confirmé**.
19. **Je n'arrive pas** à préciser exactement les sources de cette **fabulation** [...]
24. Ces détails, comme la plupart de ceux qui précèdent, sont donnés **complètement au hasard**.

On le voit, le tremblé des souvenirs de ce chapitre central dans la quête identitaire mime la précarité de la situation du père dans un contexte historique où la dissimulation de sa véritable identité était vitale. La dernière note concerne non plus l'histoire douteuse du père, mais la destinée, tout aussi incertaine, de la mère :

26. Nous n'avons jamais pu retrouver de trace de ma mère ni de sa sœur. **Il est possible que**, déportées en direction d'Auschwitz, elles aient été dirigées sur un autre camp ; **il est possible aussi que** tout leur convoi ait été gazé en arrivant.

Enfin, les deux dernières utilisations des notes de bas de page se trouvent au chapitre X¹² : l'une concernant le récit des « trois souvenirs d'école »¹³, mais n'invalidant pas la véracité de ces souvenirs ; l'autre renouant avec le principe de la variabilité, pour une scène capitale : l'ultime départ de la mère, sur le quai de la gare de Lyon. Afin de déjouer la surveillance des nazis et d'être évacué grâce à un convoi de la Croix-rouge, la mère de Perec lui fit un bandage au bras. Voici le texte support du récit :

[...] Mais ma tante est **à peu près** formelle : je n'avais pas le bras en écharpe, il n'y avait aucune raison pour que j'aie le bras en écharpe. [...] **Peut-être**, par contre, avais-je une hernie et portais-je un bandage herniaire, un suspensoir. A mon arrivée à Grenoble, **il me semble que** j'ai été opéré – **j'ai même longtemps cru**, chipant ce détail **à je ne sais plus quel autre membre de ma famille adoptive**, que c'était le professeur Mondor qui avait pratiqué l'opération – à la fois d'une hernie et d'une appendicite (on aurait profité de la hernie pour m'enlever l'appendicite). Il est sûr que ce ne fut pas à mon arrivée à Grenoble. **Selon Esther**, ce fut plus tard, d'une appendicite. **Selon Ela**, ce fut d'une hernie, mais bien avant, à Paris, alors que j'avais

¹² Nous connaissons l'importance de la lettre « x » pour Perec : la perte de l'identité (« né sous x »), la torture, la croix de Saint-André (André = le père), et ses variantes graphiques, qui vont du « W » à la croix gammée.

¹³ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., pp.78-80.

encore mes parents.¹⁴

La scène, à l'origine de la dernière note de l'œuvre, rappelons-le, offre un savant jeu de miroitements, doublé d'une autre astuce perecquienne : les propos rapportés. En effet, ceux-ci, de l'extérieur cette fois-ci, invalident le souvenir. Deux modalités dans le passage cité : les membres de la famille dont le nom est connu – ici le couple de cousines Ela/Esther, dont nous remarquerons l'identité commune de la lettre initiale – et les autres, ceux qui ne peuvent être nommés car leur nom s'est effacé avec le temps.

Toutes ces disparitions, augmentées de l'incertitude de ce qui semble être, aboutissent à une dislocation du temps et de l'espace. Pour Perec enfant, déjà, les événements et les lieux ont d'incertaines frontières : la vie est nappée d'un brouillard où tout se superpose, se confond, se contamine. Le chapitre XIII, qui fait suite, dans l'autobiographie, au chapitre X et donc à la disparition de la mère, inscrit la fracture. Certes, comme l'énonce la première phrase du chapitre, « désormais, les souvenirs existent »¹⁵, mais « rien ne les rassemble ». Fragmentation des souvenirs, à l'image des « dessins dissociés, disloqués » de Perec adolescent¹⁶. C'est presque un état psychotique que nous donne à lire l'auteur dans ce passage, lequel alterne l'utilisation du présent de narration, de l'imparfait, dans ses valeurs durative et répétitive, tout en cumulant les pronoms indéfinis, les tournures négatives, les termes vagues et les structures binaires convoquées par la conjonction « ou ».

XIII

Désormais, les souvenirs existent, fugaces ou tenaces, futiles ou pesants, mais rien ne les rassemble. Ils sont comme cette écriture non liée, faite de lettres isolées incapables de se souder entre elles pour former un mot, qui fut la mienne jusqu'à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, ou comme ces dessins dissociés, disloqués, dont les éléments épars ne parvenaient presque jamais à se relier les uns aux autres, et dont, à l'époque de W, entre, disons, ma onzième et ma quinzième année, je couvris des cahiers entiers : personnages que rien ne rattachait au sol qui était censé les supporter, navires dont les voilures ne tenaient pas aux mâts, ni les mâts à la coque, machines de guerre, engins de mort, avions et véhicules aux mécanismes improbables, avec leurs tuyères déconnectées leurs filins ininterrompus, leurs roues tournant dans le vide ; les ailes des avions se détachaient du fuselage, les jambes des

¹⁴ *Ibid.*, pp.80-81.

¹⁵ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, *op.cit.*, p.97.

¹⁶ *Ibid.*, p.97.

athlètes étaient séparées des troncs, les bras séparés des torsos, les mains n'assuraient aucune prise.

Ce qui caractérise cette époque c'est avant tout son absence de repères : les souvenirs sont des morceaux de vie arrachés au vide. Nulle amarre. Rien ne les ancre, rien ne les fixe. Presque rien ne les entérine. Nulle chronologie sinon celle que j'ai, au fil du temps, arbitrairement reconstituée : du temps passait. Il y avait des saisons. On faisait du ski ou les foins. Il n'y avait ni commencement ni fin. Il n'y avait plus de passé, et pendant très longtemps il n'y eut pas non plus d'avenir ; simplement ça durait. On était là. Ca se passait dans un lieu qui était loin, mais personne n'aurait très exactement pu dire loin d'où c'était, peut-être simplement loin de Villard-de-Lans. De temps en temps, on changeait de lieu, on allait dans une autre pension ou dans une autre famille. Les choses et les lieux n'avaient pas de noms ou en avaient plusieurs ; les gens n'avaient pas de visages. Une fois, c'était une tante, et la fois d'après c'était une autre tante. Ou bien une grand-mère. Un jour on rencontrait sa cousine et l'on avait presque oublié que l'on avait une cousine. Ensuite on ne rencontrait plus personne ; on ne savait pas si c'était normal ou pas normal, si ça allait durer tout le temps comme ça, ou si c'était seulement provisoire. Peut-être y avait-il des époques à tantes et des époques sans tantes ? On ne demandait rien, on ne savait pas très bien ce qu'il aurait fallu demander, on devait avoir un peu peur de la réponse que l'on aurait obtenue si l'on s'était avisé de demander quelque chose. On ne posait aucune question.¹⁷

Ces « morceaux de vie arrachés au vide » trouvent un équivalent en la photographie. Perec s'intéresse aux techniques de l'image, qu'elle soit fixe ou mobile, et à ses possibles interactions avec la littérature. Or, la photo est un autre médiateur du souvenir dans *W ou le souvenir d'enfance*. En effet, lorsque le romancier effectue l'inventaire des « reliques » qui lui restent de sa mère et de son père, il trouve parmi celles-ci cinq photographies de la mère, et une seule du père. Evoquées au début du chapitre VIII, la photo du père est décrite quelques lignes plus loin, alors qu'il faudra pourtant attendre le chapitre X pour avoir la description de trois des cinq photos de la mère. Sur la page, comme dans le souvenir de Perec, les deux figures parentales sont vouées à ne pas co-exister... (lien photo et enchaînement des chapitres) D'ailleurs, le passage concernant le père est, de l'aveu même de l'auteur, un texte écrit quinze ans auparavant, que la typographie en gras (la seule du roman) signale comme tel.

¹⁷ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., pp.97-98.

Ainsi, l'évocation même du souvenir est en décalage temporel. Que nous montre, à travers la rétine de Perec, cette photo ? Aux dires de l'auteur, un homme grand, souriant et propre sur lui en cette journée dominicale d'hiver. C'est « un simple soldat » affublé d' « un de ces ceinturons de gros cuir qui ressemblent aux sangles des vitres dans les wagons de troisième classe ». Les détails sont pauvres, leur confiance se fait sur le mode de la froideur, mais l'essentiel est dit : « Sur la photo le père a l'attitude du père » .

Qu'en est-il de la mère ? dans le chapitre X, la description des trois photos est elle aussi fragmentée en deux paragraphes, intitulées « Deux photos » et « Une photo ». Ainsi, même évoquée dans son individualité, la mère n'échappe pourtant pas à la dislocation de son unité.

Dans le premier paragraphe, la mère et l'enfant sont présents sur les deux photos, offrant ainsi des scènes de tendresse pudique : « Je suis dans les bras de ma mère. Nos tempes se touchent », « Je me tiens debout près d'elle, à sa gauche – à droite sur la photo - , et sa main gauche gantée de noir s'appuie sur mon épaule gauche »¹⁸. Les vêtements font l'objet d'une attention toute particulière : c'est qu'ils participent de la dissimulation des corps, de l'intimité, et donc de l'identité. Les systèmes de fermeture¹⁹, comme les boutons, sont par ailleurs minutieusement décrits. Leur présence signale l'inaccessibilité de ce qui est désormais intériorisé.

Parmi les nombreux détails descriptifs donnés, l'un d'eux, répété sur les deux photos, peut ternir l'image de la mère : « Ma mère sourit en découvrant ses dents, sourire un peu niais [...] »²⁰, puis : « Elle sourit gentiment en penchant très légèrement la tête vers la gauche »²¹. Pourquoi donner une telle information ? Est-ce pour souligner l'ambivalence des sentiments de Perec envers cette mère, qui, à l'instar de l'héroïne de la fiction, Caecilia Winckler, abandonne d'une certaine façon son enfant, ici sur la quai de la gare, là lors du naufrage du bateau ? Est-ce pour accentuer une certaine candeur, une certaine innocence, et ainsi rendre les événements à venir encore plus tragiques et injustes ? Probablement les deux, dans cette incapacité qu'a le romancier de faire place nette dans ses ressentis.

Sur la dernière photo, qui fait l'objet du second paragraphe, intitulé « Une photo », la situation n'est plus la même : la mère, seule cette fois-ci sur le cliché, est veuve. Tout comme le père, Perec enfant a disparu. Malgré le contraste avec l'atmosphère de bonheur des photos précédentes, Perec écrit : « Son visage est la seule tache claire de la photo. Elle sourit »²². Encore une fois, comment interpréter ce renseignement ? Le visage, lumineux, est-il le reflet d'une mère-courage qui essaie de chasser les ombres de la vie ? Le sourire (qui n'est plus niais), veut-il donner le change face à

¹⁸ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., pp.73-74.

¹⁹ N'oublions pas que le seul souvenir que Perec a de son père concerne une clef qu'il lui aurait donnée.

²⁰ *Ibid.*, p.74.

²¹ *Ibid.*, p.75.

²² *Ibid.*, p.78.

l'orphelin ? ou la mère, dans sa naïveté suggérée au préalable, est-elle incapable de prendre la pleine mesure du drame qui se joue ? Perec se garde bien de nous donner une réponse. La connaît-il lui-même ?

Les photographies fixent ainsi des moments topiques. Nous pouvons résumer la chronologie établie : photo 1 : le père, jeune soldat.

Photos 2 et 3 : la mère et l'enfant (le père est vivant, mais absent)

Photo 4 : la mère, seule. (le père est mort, l'enfant absent)

Notons toutefois que sur la troisième photo, dans la zone limite du regard, à la périphérie, la possible figure du père, presque indéchiffrable, pour ainsi en partance, fait une ultime apparition : « A l'extrême droite, il y a quelque chose qui est peut-être le manteau de celui qui est en train de prendre la photo (mon père ?) »²³.

Evoquons enfin une autre méthode qui permet de combler les trous de la mémoire : les cryptages. Perec pensait que son père, en tant que soldat, était dans les transmissions. Le lien est facile avec le principe de la transmission héréditaire, ainsi qu'avec celui de la transmission des souvenirs par l'écriture. En effet, les traces d'encre sur le papier sont étroitement liées au travail de l'anamnèse et retardent le « silence blanc », comme l'évoque Perec. D'ailleurs, très tôt, l'auteur a des rapports à la littérature à travers le principe du déchiffrement : cela remonte à son premier souvenir, celui de la lettre hébraïque « gammeth » identifiée dans un journal yiddish²⁴. De la sorte, le cryptage des lettres, mais aussi celui des nombres, fait partie des « jeux », au sens oulipien, proposés par l'auteur. Parmi les nombreux chiffres et lettres que comporte ce système, ne retenons que ceux qui ont une importance particulière dans la remontée du souvenir et la quête identitaire.

Ainsi, la lettre « E », portée au seuil du livre, dans la dédicace : « Pour E ». Celle-ci doit se lire « Pour Eux ». « Eux », ce sont les grands absents : les parents. Absence redoublée par celle de leur dénomination : une seule lettre, englobante, généralisante, et donc par là-même anihilatrice de toute individualité, pour les invoquer à l'orée du texte. De cette autre forme de vide (la lettre ne peut à elle seule remplir l'espace de la page), de ce flou de désignation résulte une extension de sens : « E »/ « Eux », ce sont peut-être aussi tous les « autres », les déportés, les soldats, les veuves, les orphelins, les membres de la famille, ceux dont on se souvient, les oubliés... peut-être aussi tous ceux qui, pour une raison ou pour une autre, ont besoin de se reconstruire. « E » marque donc la disparition²⁵, le vide que le projet autobiographique tentera de combler.

La lettre « X », symétrique, double (nous pouvons la lire comme deux « v » qui se superposent

²³ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., p.75.

²⁴ *Ibid.*, pp.26-27.

²⁵ Comment ne pas penser à l'ouvrage intitulé *La Disparition*, écrit six ans plus tôt, et dont le principe lipogrammatique est de ne jamais utiliser la lettre « e »...

avec un effet miroir) est d'abord, pour Perec, le signe de l'identité perdue. Lui qui a le sentiment douloureux de l'arrachement familial, voire d'une filiation fracturée, est d'une certaine façon « né sous X »... Mais l'auteur nous livre des indices supplémentaires, qu'il faut relier, pour bénéficier d'un plein accès au sens. Ainsi, au chapitre XV, une scène qui se déroule à Villard-de-Lans :

A côté de la villa, de l'autre côté de la route, il y avait une ferme – c'est aujourd'hui une fabrique de bibelots en matière plastique – occupée par un vieil homme aux moustaches grises, porteur de chemises sans col [...] et dont je garde un souvenir net : il sciait son bois sur un chevalet formé de deux croix parallèles, prenant appui sur l'extrémité de leurs montants de manière à former cette figure en X que l'on appelle « Croix de Saint-André », et réunies par une traverse perpendiculaire, l'ensemble s'appelant, tout bonnement, un X.²⁶

Perec apporte une information éclairante : ce chevalet en forme de « X » se nomme également « Croix de Saint-André », en référence à la forme de la croix qui aurait été utilisée pour supplicier Saint-André, le premier apôtre appelé par Jésus. Au-delà de la référence religieuse, c'est le prénom « André » qui attire notre attention. De fait, plus tôt dans l'œuvre, à deux reprises, dans le texte initial et dans une note qui le commente, Perec nous avait informé du prénom supposé de son père : André.

J'aime beaucoup dans mon père son insouciance. Je vois un homme qui sifflote. Il avait un nom sympathique : André. Mais ma déception fut vive le jour où j'appris qu'il s'appelait en réalité – disons, sur les actes officiels – Icek Judko, ce qui ne voulait pas dire grand-chose.²⁷

Et dans la note qui est associée à ce passage :

[...] on aurait effectivement pu appeler mon père André, comme, d'une façon à peine moins arbitraire, on appelait son frère aîné (celui qui partit faire fortune en Palestine) Léon, alors que son prénom d'état civil était Eliezer. En fait, tout le monde appelait mon père Isie (ou Izy). Je suis le seul à avoir cru, pendant de très nombreuses années, qu'il s'appelait André.²⁸

Deux notions sous-tendent l'évocation du souvenir : celle du caractère « sympathique » du prénom

²⁶ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., p.109

²⁷ *Ibid.*, p.47.

²⁸ *Ibid.*, p.55.

pour l'enfant, celle de la déception, voire de la trahison éprouvée lorsque la lumière est faite sur le véritable prénom du père. La scène du vieil homme coupant son bois se donne alors à lire comme l'expression inconsciente d'une mutilation, d'une ablation (celle du père au noyau familial ?) et raconte l'histoire de l'enfant coupé d'un être cher. Bien entendu, comme à son habitude, l'auteur ne livre pas la clef du souvenir mais préfère s'étendre sur les connotations de la lettre « X » : de l'idée de rature qu'elle porte en elle en littérature (ne barre-t-on pas d'une croix ce que l'on veut supprimer ?), à celle de « l'inconnu mathématique », en passant, par de savantes déformations, à la croix gammée, au signe des « SS », puis à l'étoile juive²⁹. On le constate, le « X » met en relation des aspects constitutifs de l'écrivain, comme sa judaïté, sa filiation, le supplice imposé par le régime nazi, mais aussi des impressions intimes, comme le sentiment de l'abandon et d'une cassure ontologique.

Perec détourne également les chiffres et crée un code mathématique, qui est le reflet de sa personnalité et alimente une thématique du secret, de l'indicible. Le « 11 » correspond ainsi à la date du décès de sa mère : « Ma mère n'a pas de tombe. C'est seulement le 13 octobre 1958 qu'un décret la déclara officiellement décédée, le 11 février 1943 »³⁰. Pourquoi cette date ? La mère « fut prise dans une rafle avec sa sœur, [la] tante de [Perec]. Elle fut internée à Drancy le 23 janvier 1943, puis déportée le 11 février suivant en direction d'Auschwitz. »³¹ Mais cette date est à la fois officielle (un papier l'« atteste ») et fabulée. Même la date anniversaire de la mort de la mère est finalement contestable : rien ne prouve en effet que la mère soit morte précisément ce jour-là.

Nous n'avons jamais pu retrouver la trace de ma mère ni de ma sœur. Il est possible que, déportées en direction d'Auschwitz, elles aient été dirigées sur un autre camp ; il est possible aussi que tout leur convoi ait été gazé en arrivant.³²

Encore un souvenir délétère. D'ailleurs la mère, sans tombe, ne laisse pas de trace. Quoiqu'il en soit, la première partie de *W ou le souvenir d'enfance* est composée de 11 chapitres, le onzième, chapitre fictionnel, évoquant la mort de Caecilia Winckler, la mère de Gaspard, lors du terrible naufrage du *Sylvandre*. Les conditions horribles de l'agonie de Caecilia, bien qu'elles soient détaillées précisément dans des tournures qui n'appellent aucune remise en cause, relèvent en même temps de l'hypothèse la plus absolue, puisqu'il n'y a pas de survivant et donc personne pour témoigner :

²⁹ *Ibid.*, pp.109-110. Dans ce principe de déformations, le « X » est également à l'origine du « W ».

³⁰ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, *op.cit.*, p.62.

³¹ *Ibid.*, p.53.

³² *Ibid.*, p.61.

Mais la mort la plus horrible fut celle de Caecilia ; elle ne mourut pas sur le coup, comme les autres, mais, les reins brisés par une malle qui, insuffisamment arrimée, avait été arrachée de son logement lors de la collision, elle tenta, pendant plusieurs heures sans doute, d'atteindre, puis d'ouvrir la porte de sa cabine ; lorsque les sauveteurs chiliens la découvrirent, son cœur avait à peine cessé de battre et ses ongles en sang avaient profondément entaillé la porte de chêne.³³

Il faut bien entendu y lire la mort, fictionnalisée elle aussi puisque non avérée, de la mère de Perec à Auschwitz, dans des conditions atroces. L'ultime précision des ongles en sang renvoie d'ailleurs aux gazés des camps de concentration, comme sur cette photo que Perec, adolescent, voit.

Plus tard, je suis allé avec ma tante voir une exposition sur les camps de concentration. Elle se tenait du côté de La Motte-Picquet-Grenelle (ce même jour, j'ai découvert qu'il existait des métros qui n'étaient pas souterrains mais aériens). Je me souviens des photos montrant les murs des fours lacérés par les ongles des gazés et d'un jeu d'échecs fabriqué avec des boulettes de pain.³⁴

Le lien avec la mère de l'auteur est d'autant plus fort que la fin du chapitre X relate « le départ » de la mère, sur le quai de la gare de Lyon³⁵, constituant ainsi le liant entre l'autobiographie et la fiction.

Au même titre, le « 43 », année officielle du décès de la mère de Perec, est dissimulé et en même temps annoncé dès le premier chapitre de la fiction :

Je suis né le 25 juin 19..., vers **quatre** heures, à R, petit hameau de **trois** feux, non loin de A. Mon père possédait une petite exploitation agricole. Il mourut des suites d'une blessure, alors que j'allais avoir six ans. Il ne laissait guère que des dettes et tout mon héritage tint en quelques effets, un peu de linge, **trois** ou **quatre** pièces de vaisselle. [...]³⁶

La date de naissance du personnage de fiction, Gaspard Winckler, laissée en suspens, n'a plus qu'à récupérer les chiffres-clefs de la mère, disséminés, voire inversés (4+3 / 3+4) pour être identifiée.

Voici un dernier exemple du système de cryptage des chiffres, garant du souvenir et constitutif

³³ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., p.84.

³⁴ PEREC Georges, *W ou le souvenir d'enfance*, op.cit., p.215.

³⁵ *Ibid.*, pp.80-81.

³⁶ *Ibid.*, p.15.

du principe identitaire : le « 7/03/36 », date de naissance de Perec. Si nous appliquons le principe du miroir, utilisé par Perec pour les lettres, le 7/03 (ou 7/3) devient le 3/7 : 37.

Or, *W ou le souvenir d'enfance* est constitué de 37 chapitres. Certes, le nombre, en soi, appelle un déséquilibre : 19 chapitres dans la première partie, 18 chapitres dans la deuxième. D'ailleurs, l'unité cherchée semble vouée à l'échec : « 37 » ne peut-il se lire en effet comme « (19)36 + 1 » ? « 1 » représentant l'autre, le double, proche et inatteignable à la fois.

Mais comment aurait-il pu en être autrement dans ce récit d'une reconquête identitaire aussi instable que la mémoire est trouée ?